

LES
CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

Aussitôt arrivée, Marguerite fut conduite à cette chambre luxueuse qui, après avoir été celle du major, était devenue la demeure de notre héros. Malgré elle, elle ne put s'empêcher, après un examen long et minutieux, d'admirer l'incroyable coquetterie et le suprême bon goût de ce nid de brigands, qui ressemblait, sauf les armes étalées le long des murs, au féerique boudoir de quelque nonchalante odalisque.

Marguerite prit à l'un des trophées un petit poignard à manche d'ivoire curieusement ciselé. Elle assujettit cette arme élégante dans sa main droite, afin de pouvoir s'en servir au besoin, et, après avoir poussé avec soin les verrous intérieurs de la porte, elle se jeta tout habillée sur le lit recouvert d'une étoffe d'Orient, et elle s'endormit jusqu'au matin, d'un sommeil sinon bien calme, du moins profond.

Volontiers dirons-nous que les premiers rayons du soleil interrompirent ce repos réparateur. Mais nous savons déjà que le soleil ne pénétrait jamais dans la demeure souterraine des chevaliers du poignard.

Le fait est qu'un coup léger, frappé à la porte, éveilla Marguerite. Elle se leva, précipitamment, et, étonnée de voir les ténèbres régner encore autour d'elle, elle demanda : — Qui est là, et que me veut-on ?

— C'est moi, mademoiselle, — répondit une voix bien connue, — moi, Raoul. . . .

— Je vais ouvrir, mais quelle heure est-il donc, je vous prie ? . . .

— Dix heures du matin.

— Dix heures !

— Comment se fait-il, alors, que la nuit, soit profonde ? . . .

— Rien n'est plus simple, nous sommes dans des souterrains. . . .

Marguerite frémit de tous ses membres.

Vainement elle se rappela ce luxe oriental dont l'éclat l'avait éblouie la veille, il lui fut impossible, à ce mot de souterrain, de se représenter autre chose que la voûte et les murailles humides d'une prison.

— Avez-vous une lumière, au moins ? — demanda-t-elle, tout en cherchant les verrous pour les tirer.

— Oui, mademoiselle, — répondit le jeune homme, — je porte une lampe. . . .

Cependant Marguerite venait de trouver, à tâtons, les verrous d'acier poli. Elle les fit jouer vivement dans leurs gâches. La porte s'ouvrit.

Denis entra une lumière à la main. Les reflets de cette clarté vive illuminèrent les tentures aux couleurs éclatantes.

Marguerite se sentit un peu ranimée.

XXX.—LA RANÇON.

— M'apportez-vous une bonne nouvelle ? — demanda la jeune fille en tendant la main à Denis, qui prit cet main et la porta à ses lèvres avec un respect plein de tendresse.

— Je viens à vous, — répondit-il, — comme ambassadeur du chef de ces misérables. . . . c'est un triste rôle, mais je l'ai accepté que pour vous éviter un contact pénible. . . .

— Merci, mon ami. . . . — murmura simplement Marguerite. Puis elle ajouta : — Eh bien, cet homme, que veut-il ?

— Il a préparé un modèle de lettre pour le noble baron de Kergen, et il attend de vous une copie de cette lettre, écrite et signée de votre main. . . .

— Et qu'en fera-t-il ?

— Il l'enverra au château par un des brigands qui sont sous ses ordres, et il vous rendra à la liberté, en échange de la rançon que, sans aucun doute, votre père remettra immédiatement au messager. . . .

— Mais croyez-vous, au moins, qu'il soit possible de compter sur la parole de cet homme ? . . .

— Croyez-vous qu'une fois en possession de l'or qu'il convoite, il ne me gardera pas prisonnière ? . . .

— Il me semble que j'oserais en répondre. . . . Cet homme est un bandit, c'est vrai, mais il appartient par plus d'un point à la race de ces brigands presque poétiques, immortalisés par les vieilles chroniques de votre pays. . . . Tenez pour certain qu'il reste en lui je ne sais quelle loyauté bizarre, et que ce qu'il promet, il le tient.

— D'ailleurs, — reprit Marguerite, — je n'ai pas le choix des moyens, et, captive, il faut obéir ! . . . Avez-vous lu cette lettre ?

— La voici.

— Donnez.

Denis tendit à la jeune fille une large feuille de parchemin, sur laquelle les lignes suivantes étaient tracées, d'une écriture longue et incorrecte, mais parfaitement lisible :

« Mon père,

« Je suis prisonnière ; ceux qui se sont emparés de moi me respectent et n'ont à mon égard, quant à présent, aucune mauvaise intention. Seulement, comme ils sont pauvres et que vous êtes riche, et que cette inégalité

« des faveurs de la fortune leur paraît injuste, ils ont résolu de profiter de l'occasion qui se présente pour rétablir l'équilibre. En conséquence, ils pensent que ce n'est pas trop exiger de vous que de vous demander une somme de cinquante mille livres en bonnes espèces d'or ou d'argent. Moyennant le paiement de cette somme, fait entre les mains de l'homme qui vous porte cette lettre, je serai remise immédiatement en liberté et je retournerai aussitôt au château de Kergen. Il faut que ce paiement soit fait sans retard. On ne peut vous accorder plus de vingt-quatre heures pour compléter la somme qui vous est nécessaire. Ce temps vous suffira et au-delà.

« Si, au bout du temps fixé, les cinquante mille livres n'avaient pas été remises à qui de droit, mon honneur et ma vie courraient les plus grands dangers, et rien ne pourra sauver ni l'un ni l'autre.

« Que le messager chargé de cette lettre vous soit sacré. Songez que je suis prisonnière et que si ce messager était en butte à quelque mauvais traitement, les mains entre lesquelles j'ai me trouve sauraient le venger et qu'on exercerait sur moi de terribles représailles.

« Je ne doute point que vous me tiriez à l'instant même d'une situation aussi cruelle, et j'attends avec impatience, mais avec confiance, les effets de votre tendresse pour moi.

« Votre fille,

« MARGUERITE DE KERGEN. »

En parcourant l'étrange épître que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, la jeune fille avait pâli.

— Avez-vous lu cette lettre ? — demanda-t-elle à Denis après avoir achevé.

— Hélas, oui ! répondit ce dernier.

— Et qu'en pensez-vous ? . . .

— Je pense que vous devez vous borner à en conserver le sens, mais qu'il est impossible, complètement impossible, de la copier et de l'envoyer telle qu'elle est. . . .

— C'est mon avis ; mais ces changements seront-ils acceptés par ces bandits ?

— Sans aucun doute ; pourvu que la demande d'argent soit nettement formulée, et pourvu que vous insistiez sur l'urgence d'un envoi immédiat, c'est tout ce qu'ils demanderont.

— Alors, je vais me mettre à l'œuvre. . . . le plus tôt serait le mieux. Si ces misérables sont pressés d'en finir, je le suis encore plus qu'eux. . . .

— Le capitaine m'a dit qu'il y avait dans la chambre où nous sommes des plumes, de l'encre, du papier et du parchemin. Voulez-vous que nous cherchions ensemble tout cela ?

— Oui, — répondit Marguerite, — car ma pauvre tête est dans un tel état de désordre, que, seule, il me serait impossible de rien trouver.

Denis chercha en effet et découvrit bientôt (ce qui, par parenthèse, ne doit nullement étonner nos lecteurs) tout ce qu'il fallait pour écrire.

— Chère Marguerite, — dit-il, — je vous laisse. . . . vous avez sans doute besoin de rester seule pour vous recueillir et méditer les expressions de votre lettre. . . . Dans une heure je reviendrai. . . .

Et le jeune homme s'éloigna, laissant à Marguerite la lampe qu'il avait apportée.

Mademoiselle de Kergen s'enferma et se mit à écrire. Quant Denis revint, elle avait achevé depuis quelques instants.

Il nous paraît complètement inutile de rapporter ici sa lettre, dont nous connaissons le sens. Disons seulement que cette lettre était un chef-d'œuvre de grâce touchante, et que, malgré tout le désir de Marguerite de ne point trop alarmer son père sur sa position, il était impossible de lire ces deux pages baignées de pleurs contenus, sans se sentir ému violemment.

— Est-ce bien ainsi ? — demanda la jeune fille à Denis.

Ce dernier ne répondit qu'en essuyant les larmes que lui avait arrachées cette lecture.

— Mais, vous, Raoul, vous, mon ami. . . . — s'écria tout à coup mademoiselle de Kergen, — qu'allez-vous faire ? . . . Dans tout ceci il n'est pas question de vous. . . .

— Oh ! — répliqua Denis avec un demi sourire, — ne vous inquiétez pas de moi, chère Marguerite, on ne me taxe pas si haut que vous. . . . On n'exige, pour ma rançon, que vingt mille livres.

— Vingt mille livres ?

— Pas davantage.

— Mais c'est une somme énorme, cela ! . . .

— Pour ceux qui ne l'ont pas, mon Dieu oui.

— Oh ! je sais bien que vous êtes riche, Raoul, mais cette somme. L'avez-vous à votre disposition immédiate ? . . .

— Oui, par bonheur.

— Comment cela ?

— La petite valise que j'ai laissée au château de Kergen se trouve, par le plus grand hasard du monde, contenir précisément les vingt mille livres en question.

— Et cette valise, comment ferez-vous pour l'avoir ?

— Je vais vous demander tout simplement la permission d'ajouter quelques lignes à votre lettre, et le messager des bandits rapportera nos deux lettres en même temps. . . .

Denis, en effet, prit la plume, et, à la suite des dernières lignes de Marguerite, il traça un

post-scriptum qu'il signa en l'accompagnant des expressions de son tendre respect pour Réginald.

Ceci fait, il quitta de nouveau la jeune fille. Son absence fut courte.

— Le messager vient de partir, — dit-il en revenant. — Le capitaine est enthousiasmé de votre style et me paraît regretter fort vivement de ne vous avoir pas fait demander cent mille livres, au lieu de cinquante. . . .

— Cent mille livres ! . . . répéta Marguerite ; — mais jamais mon père ne serait venu à bout de réunir en vingt-quatre heures une pareille somme ! . . .

— C'est aussi le raisonnement que s'est fait le capitaine. . . . Heureusement pour vous, il ignorait que le banquier de votre père fût en ce moment au château, ce qui, pour lui, aurait bien simplifié les choses, attendu que Van Gost porte toujours avec lui, dans son portefeuille, deux ou trois millions, et que ce portefeuille entier eût été mis à la disposition de votre père. . . .

— Vous avez raison, — répliqua Marguerite, et cette circonstance est heureuse pour nous, elle évitera à mon père tout embarras, et l'argent, au moins, ne se fera pas attendre.

Denis sourit amèrement, mais à la dérobée, et la jeune fille ne put voir l'expression sinistre de son visage.

En ce moment deux hommes soigneusement masqués parurent sur le seuil de la chambre, dont la porte était restée ouverte pendant l'entretien qui précède. Ils portaient une petite table toute servie. Cette table fut placée par eux au milieu de la chambre. Ils disposèrent deux couverts et allumèrent les huit bougies de deux candélabres d'argent. Les cristaux, l'argenterie et les mets témoignaient de cette richesse féerique et de bon goût qui se retrouvait jusque dans les plus petits meubles et dans les moindres ornements de la pièce.

Marguerite ne put retenir un geste de surprise. Le luxe seigneurial du château de Kergen était dépassé, et de beaucoup, par ce qu'elle voyait.

Les deux hommes masqués se retirèrent silencieusement, comme ils étaient venus, et refermèrent la porte derrière eux.

— Il faut convenir, au moins, — dit le jeune homme avec une sorte de sourire, — que ces étranges brigands n'ont pas l'intention de nous laisser mourir de faim ! . . . Voulez-vous, mademoiselle, me faire l'honneur de m'accepter pour convive ? . . .

D'un léger mouvement de tête, Marguerite fit signe que oui, et elle s'assit en face de Denis.

XXXI.—LA RÉPONSE.

Deux jours s'écoulèrent.

Pendant ces deux jours, Marguerite ne vit que Denis, et encore devons-nous à la vérité de déclarer qu'elle le vit fort peu. Les bandits semblaient veiller rigoureusement sur leur captif et ne lui laisser qu'à de certains moments la liberté de s'entretenir avec mademoiselle de Kergen.

A mesure que passaient les heures, Marguerite voyait approcher l'instant où la réponse de son père arriverait, et où, par conséquent, la liberté lui serait rendue. . . .

Avons-nous besoin de dire avec quelle anxiété avide elle aspirait après ce moment ?

Le matin du troisième jour, la jeune fille entendit un grand mouvement et un grand bruit dans le château. Ce bruit et ce mouvement mirent en éveil ce sentiment qui, chez les femmes, est aussi ancien que le monde, et dont Eve, notre première mère, a donné le premier exemple, la curiosité.

Aussi, lorsque Denis arriva auprès d'elle, elle lui demanda vivement : — Qu'y a-t-il donc, et que se passe-t-il d'extraordinaire en ces lieux ?

— Il paraît, — répondit le jeune homme, — que les bandits ont fait cette nuit une nouvelle expédition ; ils ont attaqué un convoi de marchandises dont ils se sont emparés, mais on leur a opposé une vigoureuse résistance, et deux d'entre eux ont reçu des blessures mortelles. Ces misérables ont été rapportés ici, et le capitaine a donné l'ordre d'aller chercher un prêtre dans l'un des villages voisins et de le ramener de gré ou de force pour administrer les mourants et les réconcilier avec Dieu. Cet ordre a été exécuté ; de là, le bruit que vous avez entendu. . . .

— Quoi ! . . . — s'écria Marguerite, — de tels hommes croient donc en Dieu ?

— A ce qu'il paraît. . . .

— Mais à quoi leur sert cette croyance, puisqu'elle n'a pas le pouvoir de les détourner d'une vie criminelle et infâme ? . . .

Denis ne répondit point.

— Ainsi, — reprit Marguerite, — le prêtre qu'ils sont allés chercher est ici ? . . .

— Je l'ai vu passer il n'y a qu'un instant, tremblant, et plus semblable à une victime qui juche à la mort qu'à un homme qui vient juger, consoler et absoudre au nom de Dieu. . . .

— Et quand il aura rempli les devoirs de son saint ministère, que fera-t-on de lui ?

— Vraisemblablement on le ramènera à l'endroit où on l'a pris. . . .

— Prions aussi, — dit Marguerite, — prions avec lui, prions pour les coupables qui vont mourir. . . .

Il y eut, entre les deux interlocuteurs, un silence de quelques instants.

Puis la jeune fille demanda : — Raoul, pensez-vous que le messager qui vient du château de Kergen se fasse encore bien longtemps attendre ? . . .

— Si mes calculs ne sont point trompés, il doit arriver aujourd'hui même, dans quelques heures. . . .

— Ah ! que Dieu permette qu'il se hâte, car je souffre cruellement ici, et j'ai bien besoin d'air, de soleil et de liberté. . . .

Marguerite n'avait pas achevé ces mots, quand on frappa légèrement à la porte, qui du reste était entr'ouverte et restait toujours ainsi lorsque Denis se trouvait auprès de la jeune fille.

— Entrez, — dit cette dernière.

Hermann parut. Il ne portait pas de masque, et il tenait dans sa main droite une lettre dépliée.

— Mademoiselle de Kergen, — dit-il d'un air sombre, — le messager est revenu. . . .

— Eh bien ? . . . — demanda d'une voix tremblante Marguerite qui sentait son cœur se serrer.

— Eh bien, mademoiselle, voilà la réponse à votre lettre. . . .

Et il tendit à la jeune fille le papier qu'il tenait à la main.

Marguerite y jeta un rapide coup d'œil.

— Ce n'est pas l'écriture de mon père ! . . . — s'écria-t-elle.

— Lisez, — dit Hermann.

Les yeux de la jeune fille cherchèrent la signature. Cette signature était celle-ci :

« VAN GOST. »

Elle lut rapidement, mais en palissant à chaque ligne, et avec un tremblement convulsif qui secouait violemment son corps frêle et ses mains charmantes.

Nous reproduisons textuellement :

« Mademoiselle,

« M. le baron Réginald de Kergen, qui veut bien m'honorer de toute sa confiance, me charge de répondre pour lui à la lettre que vous venez de lui adresser.

« Une bien légitime indignation l'empêche de s'acquitter lui-même de cette pénible tâche.

« Ma réponse sera courte, car, en présence d'une perversité si étrange et si précoce, il n'est besoin ni de phrases, ni de beaucoup de lignes, pour dire franchement et brutalement sa pensée entière. . . .

« M. le baron de Kergen, mademoiselle, n'est pas et ne pouvait pas être la dupe de la triste et odieuse comédie qui vient d'être jouée à son intention. Il ne croit point que vous ayez été enlevée de vive force et à main armée par des bandits que le hasard aurait conduits là tout exprès pour vous surprendre dans votre tête-à-tête avec cet honorable inconnu que vous vous obstinez, malgré l'évidence, à nommer *Raoul de Navailles*.

« Non mademoiselle.

« Heureusement, ou, plutôt, malheureusement pour lui, M. le baron Réginald de Kergen est plus clairvoyant. Ce noble vieillard ne peut se faire aucune illusion. Votre conduite lui donne la preuve manifeste que vous aviez entendu les funestes révélations que je croyais ne faire qu'à lui seul. Vous saviez ce qu'était cet homme qui n'avait pas rougi de s'intruire dans une famille comme la vôtre sous un nom d'emprunt, sous un titre volé !

« Vous le saviez, et au lieu d'arracher de votre cœur un honteux amour, un amour infâme et déshonorant, vous avez rompu sans hésitation tous les liens de famille, vous avez sacrifié sans remords votre vieux père et votre jeune sœur ! . . . et à qui ? . . . à un homme perdu de vices et de crimes ! . . .

« Aujourd'hui sans doute à l'instigation de ce misérable, vous inventez une sorte de roman invraisemblable pour vous procurer une somme d'argent que ce prétendu chevalier de Navailles dévorerait à coup sûr en débâches viles ! . . . A tout ceci, il n'y a qu'une réponse possible, mademoiselle. Cette réponse, la voici :

« Vous avez renié et repoussé votre famille ; votre famille à son tour vous renie et vous repousse. Vous n'avez plus de père ! . . . vous n'avez plus de sœur ! . . . Il y a mieux, vous n'êtes plus du nombre des vivants ! . . .

« Au moment où je vous écris, des prêtres de votre religion, en vêtements de deuil, dans la chapelle du château, s'approprient à chanter l'hymne des morts autour d'un cercueil vide que, votre père et moi, nous avons cloué nous-mêmes cette nuit.

« Dans une heure on descendra ce cercueil dans le caveau mortuaire où dorment vos ancêtres. Dans une heure, un ouvrier viendra et gravera sur la pierre d'une tombe ces mots :

Ci-GIT MARGUERITE DE KERGEN.

« Vous voyez que vous êtes morte, et bien morte ! . . . Vous voyez qu'il n'y a plus, aujourd'hui, qu'une fille de la maison de Kergen, et que cette fille s'appelle Mina.

(A continuer.)

\$50,000 VALANT
CONSISTANT EN
HABILES FAITES.
DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRS, CHAPEAUX,
MERCERIES, &c., &c., &c.
Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits
et avec promptitude.
Une visite est sollicitée.

R. DEZIEL,
131, Rue St. Joseph.